



Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch

Persona

Ingmar Bergman

Lundi 8 octobre 2018 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: SE, 1966, NB, DCP, 85', vo st fr

Interprétation: Bibi Andersson, Liv Ullmann

Au milieu d'une représentation d'Électre, l'actrice Elizabeth Vogler est soudain frappée de mutisme. Alma, une jeune infirmière, est chargée de veiller sur elle. Les deux femmes partent au bord de la mer, Alma tentant désespérément de faire parler sa patiente.

Avec ce film, Bergman réalise un monument du septième art. Placé sous le signe du déconstructivisme, Persona est une étude sensible de la psyché humaine, ainsi qu'une leçon de mise en scène.

Deux plans impossibles par Julien Dumoulin, membre du comité du Ciné-club universitaire
Persona est un film exigeant qui offre une réflexion profonde sur le cinéma et sur notre manière de recevoir les images. Souvent considéré comme un des films clés de l'histoire du cinéma, *Persona* s'inscrit dans l'intense remise en question des années 60 et de ses nouvelles vagues. À l'instar de ces films qui réinventaient les contenus et les méthodes, souvent avec violence, *Persona* est un pur produit de cet esprit du temps, et s'inscrit dans un mouvement qui a pour essence de trahir le contenu de ce qui est monté: le déconstructivisme.

En ouvrant son film sur une suite de plans en apparence incohérents, Bergman appelle en réalité les fondements de ce que nous nous apprêtons à expérimenter: la lumière qui se révèle comme elle s'apprête à révéler le film, des images des bobines, des plans qui font référence aux cartoons, création artificielle la plus fondamentale... Toute cette ouverture est la quintessence du déconstructivisme, un mouvement fondé sur l'importance de questionner l'œuvre qui est montrée. Un procédé qui se retrouve dans l'introduction de films comme *Mulholland Drive* ou *Inland Empire* de David Lynch. Quelle est la réalité du spectacle qui m'est montré? Le déconstructivisme nous rappelle constamment que le film que nous regardons n'est qu'un film, que le spectacle n'est qu'une somme d'artifices. *Persona* voyage ainsi à travers le cinéma et ses mouvements, son rythme nous perd et nous malmène, et la violence de son montage nous interdit de nous attacher à une histoire.

Deux plans au début du film incarnent cette volonté. Un champ/contre-champs à 180° qui nous présente une vue impossible, du moins dans la grammaire cinématographique (au sein de laquelle la règle dite «des 180°» présente une ligne imaginaire en théorie infranchissable sous peine de brouiller la cohérence de la lecture du film). L'adolescent qui nous regarde trahit le «quatrième mur»

hérité du théâtre. Ce plan en lui-même n'est pas une nouveauté. Les regards caméra banalisés par la télévision ont déjà été intégrés par Godard. Ce qui déroute vient du plan suivant, un contre-champs à 180° qui révèle la projection d'un visage en métamorphose. Le spectateur sait qu'un tel contre-champs devrait le révéler lui, et ce d'autant plus avec la main de l'adolescent tendue vers nous comme sur une vitre. Est-ce le visage du spectateur qui s'incarne dans le contre-champs?

Que reste-t-il alors? Le jeu des deux héroïnes? Le masque, cette persona qu'elles portent, n'est qu'une illusion de plus. Il reste à chacun la liberté de son interprétation propre et de son expérience. Peut-être que *Persona* n'est qu'un film; un film dans le sens le plus pur et le plus artificiel du terme?



En détournant les codes habituels, Bergman nous perd volontairement, il nous rappelle de ne pas faire confiance à ce qui nous est montré, à questionner la nature des images. L'espace du film est une manipulation de l'esprit qui ouvre sur des configurations impossibles qui ne peuvent pas s'accorder avec nos attentes logiques. Le visage qui dévore l'image n'est que lumière, projection, illusion. Sa métamorphose appuie cette idée. L'adolescent regarde un film, une image projetée floue et irrésolue qui se transforme peu à peu. Le film que l'on regarde ouvre sur un autre film, des images dans l'image qui seront redondantes durant tout le film.

Prochain film du Ciné-club:



***La ville des pirates*, Raoul Ruiz, 1983**

15 octobre à 20h, Auditorium Arditi